Entre les deux mon coeur balance

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 37

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-198924

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

en revenaient disposés pour la présentation, dans la galerie des Cartes, chaque sexe formant une haie devant laquelle passaient l'empereur qui s'entretenait avec les femmes et l'impératrice avec les hommes.

» Les souverains se donnant le bras, se dirigeaient alors dans la salle à manger, où prenaient place à leurs côtés les invités prévenus. Le moindre dîner était de cent couverts, avec un surtout, imitation exacte de celui qui servit à Louis XV.

» Après le dîner, on prenait le café dans la galerie des Cartes. Celui de l'empereur lui était présenté, par le préfet du palais, sur un plateau de vermeil. C'était l'instant des causeries familières et du fumoir. L'impératrice faisait ensuite appeler les personnages avec lesquels elle désirait s'entretenir, tandis que l'empereur, sur une table d'acajou de cinq ou six mètres, jouait plus volontiers au palet. On assure qu'il était, à ce jeu, d'une force extraordinaire et qu'il ne rencontra jamais qu'un adversaire sérieux, la princesse Murat.

» A dix heures, on dansait au son d'un piano mécanique, que l'on trouvera peut-être encore en cherchant bien dans les dépendances du château. Chaque invité, à son tour, tournait la manivelle ; ça n'avait pas très grand air, mais c'était l'habitude. La danse affectionnée de Napoléon III était la *Boulangère*. Las de cette sauterie, on prenait une tasse de thé. Et vers minuit, l'impératrice faisait sa révérence. »

Aujourd'hui, sous la République et sous la démocratique présidence de M. Loubet, il y aura sans doute plus de simplicité, mais on fera bien les choses tout de même.

Entre les deux mon cœur balance.

Le Conseil d'Etat du canton de Vaud publie dans la *Feuille des avis officiels* les instructions du Conseil fédéral à l'adresse du personnel des chemins de fer, des bateaux à vapeur et des voitures postales, au sujet des mesures à prendre en cas de choléra ou de peste. Ces fléaux ne sévissent pas chez nous, Dieu merci, mais il ne faut pas attendre que nous en soyons la proie pour songer à aviser.

Voici deux passages de ces instructions :

« On surveillera principalement les voyageurs qui font des visites fréquentes au cabinet.

» Les employés qui auront été en contact avec le voyageur suspect devront se désinfecter au plus vite et éviter de porter leurs mains à leur visage ou à leur bouche, de manger, de boire et même de fumer, tant que cette désinfection n'aura pas eu lieu. »

Ni boire, ni manger, ni fumer, ni se toucher la figure pour en chasser une mouche, c'est dur ; mais cela vaut pourtant mieux que d'attraper la peste ou le choléra. Seulement, l'article qui met sous une surveillance spéciale le voyageur qu'on voit se rendre trop fréquemment où le roi ne va qu'à pied, donnera à réfléchir à ceux qui aiment les prunes.

Comme on le sait, ces fruits sont des plus abondants, cette année, et fort savoureux. Il faudra se résigner à n'y plus mordre, à ne pas manger de gâteau aux pruneaux le jour du Jeûne, à moins qu'on ne renonce à aller en diligence, en train ou en bateau à vapeur tant que durera la saison des mirabelles et des reine-claude.

Le Pas-du-Lustre.

Les Diablerets ont eu, cet été, la visite d'un très grand nombre de touristes. L'un d'eux nous demande l'origine du nom de *Pas-du-Lustre* que porte la paroi de rocher où des piquets de fer ont été placés pour faciliter le passage. La voici :

» En août 1857, dit le docteur Cérésole, M. Jean Muret, accompagné des deux guides Philippe Marlétaz (le père et le fils), des Plans, voulut, avant de mourir et avant de n'en avoir plus la force, mettre le pied sur la plus haute cime vaudoise, en passant par le chemin récemment découvert depuis Anzeindaz par MM. Eugène Rambert, Bertholet, inspecteur forestier, et Kœlla. L'ascension réussit à souhait, par le plus beau temps qu'on pût rêver. A la descente, arrivés à la paroi entre le sommet et le col, le vieux Marlétaz exigea du papa Muret, alors dans sa cinquante-neuvième année, qu'il se laissât passer une corde sous les bras, pour le retenir, le cas échéant, dans ce pas vierge alors des crampons qu'on y a fixés depuis.

» De retour à Anzeindaz, près du feu du père Pittier, celui-ci nous demanda comment notre grimpée avait réussi. A quoi M. Jean Muret répondit : « Je suis très content ; tout a bien été, si ce n'est qu'à un mauvais pas, ces brigands m'ont suspendu comme un lustre. » La comparaison fit rire, et voilà comment ce pas fut baptisé *Pas-du-Lustre* et qu'il a pour parrain celui dont le nom est gravé au pied du Muveran. »

Souvenirs de chasse.

Il y a quelques années, la veille de l'ouverture, à la gare d'Orléans, je me dirigeais vers le compartiment de première classe que la compagnie a la gracieuseté de réserver aux chasseurs paisibles, désireux d'éviter la cohue, et... à leurs chiens. J'étais à deux pas du wagon, quand un chasseur, venant derrière moi, me dépassa, ouvrit la portière, fit monter son chien, prit pour lui un des coins non encore occupé, installa son chien dans l'autre coin, en face de lui, et encombra de ses effets les places du milieu... L'emménagement fut assez long... Je montai à mon tour avec mon chien, cherchant à me caser. L'autre s'était assis et me regardait sans se déranger en rien pour nous faire place.

— Pardon, Monsieur, lui dis-je, d'un ton assez sec, auriez-vous l'obligeance de retirer votre chien ? Il me serait agréable, à moi aussi, d'avoir un coin.

C'était une querelle si j'avais eu affaire à un homme grincheux ou mal élevé.

Mais celui-ci eut un air d'étonnement naïf qui me rassura.

— Ah ! fit-il avec surprise et comme s'il me voyait alors seulement, ah ! parfaitement, Monsieur, rien de plus juste ! avec plaisir !

Et tout en parlant, il prenait son chien, le faisait coucher sous la banquette et débarrassait les places du milieu qui étaient de mon côté...

Nous ne tardâmes pas à lier conversation.

Il allait, comme moi, à A..., ce rendez-vous d'ouverture d'une légion de chasseurs parisiens, qui remplissent, en ce jour solennel, toutes les auberges du lieu.

Comme moi, il n'avait pas retenu de chambre d'avance, mais nous eûmes la chance d'en trouver une chez maître Langlois, une seule pour nous deux : dans cette chambre, il y avait un lit, un vrai lit, et un matelas par terre, plus un fauteuil et une chaise.

En entrant, mon compagnon prit, de suite et sans façon, possession du lit, en y jetant son pardessus et sa couverture de voyage, et il s'adjugea de même le fauteuil en y plaçant le reste de ses menus bagages.

Je dus me contenter du matelas et de la chaise.

— Je crois que nous serons assez bien là ! dit-il, quand, après nous être débarbouillés, nous descendîmes pour dîner.

Etant remontés de bonne heure pour nous coucher, il s'étendit en se prélassant dans son bon lit, et moi, pas content, sur mon matelas, qui me parut dur comme tous les diables, et où je ne faisais que *tourner la broche*, sans pouvoir trouver le sommeil.

L'autre s'était endormi de suite... Mais au bout d'une demi-heure, je l'entendis geindre, puis s'agiter violemment, se gratter avec rage, grogner et jurer... il alluma la bougie, regarda dans le lit et poussa un cri d'horreur !... le lit et lui fourmillaient de petites bêtes noires !...

Il n'en fit ni une ni deux : ayant promptement changé de chemise et passé un pantalon, il vint s'étendre à côté de moi, sur mon matelas.

— Eh bien ! eh bien ! lui dis-je en le repoussant, vous continuez à ne pas vous gêner, vous !

— Pardon ! excuse ! ne vous fâchez pas !... mais vous ne voudriez pas me laisser finir d'être mangé par les punaises, dans ce s... lit ! Je vous prends seulement une petite, toute petite place. Ne vous dérangez pas, dormez !

La petite place qu'il finit par prendre fut telle que, pour ne pas être peu à peu tout à fait expulsé, j'abandonnai tout entière ma peu mœlleuse couche à cet aimable sans-gêne. Je craignais surtout qu'il n'eût apporté avec lui quelques-uns de ces horribles insectes.

Je rallumai la bougie et, ayant avisé le fauteuil, je le débarrassai de tous les effets du camarade et je m'y installai (il était large et bon par un rare hasard), la tête renversée sur le dossier, les jambes allongées sur la chaise, dans une position demi-horizontale, où je ne fis qu'un somme jusqu'au jour.

Je fus réveillé par les plaintes de mon homme, qui n'avait pu dormir une minute, tant était dur le plancher et maigre le matelas qui l'en séparait.

— Au moins vous, dit-il, vous avez bien su choisir le bon endroit ! Dieu ! êtes-vous bien, là !... et maintenant que vous y avez ronflé toute la nuit, vous devriez me céder votre place, c'est-à-dire me rendre la mienne, puisque c'est mon fauteuil !... que je puisse enfin dormir seulement une heure, avant de partir en chasse !

Rafraîchi et remis de belle humeur par mon sommeil non interrompu de six heures, je me mis à rire de ce continuel et inconscient sans-gêne et je lui abandonnai mon installation.

Je tenais d'ailleurs à assister au départ si bizarre et si curieux des bandes de ces chasseurs pressés, qui s'en vont, au soleil levant, le ventre creux, les jambes dans la rosée, faire l'office de rabatteurs.

A huit heures, je vins appeler mon compagnon ; car nous devions chasser ensemble, puisque le hasard nous avait réunis.

En chasse, j'eus peu de chose à lui reprocher, sauf deux coups de fusil qu'il me prit en se plaçant devant moi et un perdreau tiré en même temps, qu'il s'attribua sans façon.

Je le retenais pour l'empêcher d'aller se fourrer parmi les groupes de chasseurs que nous rencontrions, mais je ne réussissais pas toujours et il y opérait de même. Je lui faisais rendre les pièces qu'il s'appropriait indûment.

Il s'exécutait sans s'offenser et en riant.

— Que voulez-vous ? disait-il, j'ai tiré avant eux sur le perdreau arrêté par leur chien... J'étais là tout près, ils auraient pu le manquer, et, du moment que je le leur rends, qu'est-ce qu'ils ont à dire ?

Ou bien :

— Ce lièvre venait dans mes jambes, il était blessé, peut-être, je le veux bien ! je l'ai achevé et ramassé, autant moi qu'un autre ! Il était à ces gens-là, est-ce que je le savais ? Sans moi, ils l'auraient perdu, et, au lieu de me remercier, ils ont failli me dire des sottises... Rendez donc service aux gens !

Nous rentrâmes un peu avant la nuit.

La même table réunit les vingt ou vingt-cinq chasseurs restés pour dîner à l'auberge.

Mon camarade poussa quelques couverts pour être plus au large et s'installa à l'une des extrémités de la longue table, afin de ne pas recevoir en plein dos les courants d'air qui régnaient aux places du milieu situées entre deux portes constamment ouvertes.

Je le suivis et me mis à sa droite, et le hasard voulut que la place à sa gauche fût occupée précisément par l'individu avec qui il avait eu maille à partir à propos du lièvre.

Les plats circulant à la ronde nous arrivaient souvent en dernier lieu ; ils venaient d'abord à moi, qui les passais à mon sans-gêne, lequel ne se privait pas de choisir les meilleurs morceaux et de se servir copieusement avant de faire passer à son voisin.

J'entendais celui-ci grogner sourdement et je pressentais un orage.

On arriva au rôti — volaille et gibier.

Du poulet, il restait une belle aile tout entière, le pilon d'une cuisse et quelques morceaux osseux, quand le plat arriva à mon camarade, qui fit couler